

## L'économie de la haine et le complexe narcissico-casanier

Alain Deneault

Number 125, May 2010

La haine

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61713ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Deneault, A. (2010). L'économie de la haine et le complexe narcissico-casanier. *Moebius*, (125), 35–38.

ALAIN DENEAULT

*L'économie de la haine et  
le complexe narcissico-casanier*

Dans une résidence pavillonnaire de banlieue.

Lire ceci dans un livre de Georg Simmel :

«Ainsi, des personnes par ailleurs d'une grande honorabilité personnelle ont pris part aux "fondations de sociétés" les plus opaques, et bien des gens sont enclins à se comporter avec beaucoup moins de conscience morale et de manière plus louche dans de pures affaires d'argent que lorsqu'il s'agit de faire quelque chose de douteux éthiquement dans d'autres relations.»

Sur la table, trouver au milieu de cette dépêche journalistique :

«[...] communiqué précise que, malgré des résultats en baisse au troisième trimestre, la pétrolière compte renouer avec le profit en Birmanie en [...]»

Faire passer le regard arbitrairement sur le rapport d'une organisation internationale :

«[...] observateurs en Birmanie, que la situation se dégrade [...].»; «[...] mortes en prison [...]»; «[...] ressources pétrolières ne sont pas comptabilisées dans les ressources de l'État [...]»; «[...] corruption [...]».

Partout constater, comme par l'effet d'un système de prédation économique, de la violence, du pillage, de la cupidité. Mais nulle haine. En économie, précisément, faire l'économie de la haine.

Ne pas éprouver de jouissance mêlée de honte en écrabouillant un peuple. Ne pas éprouver de frissons en ordonnant soi-même une livraison d'armes. Ne pas afficher de sourire sardonique en privant un peuple de ses arbres, de ses sols, de ses poissons, de ses droits, de son honneur.

Plutôt: oui, le faire. Mais sourdement. Secrètement. Encore plus secrètement dans les motions de l'âme qu'un fonds qui circule dans les paradis fiscaux. Le faire sous le couvert de l'argent.

Formellement, toutefois: rien. Cette jouissance noire dissimulée dans les exclusifs rapports comptables n'a plus sa forme. Considérer moins les colonnes de chars que les colonnes de chiffres. Certes, des données, des calculs, des gageures; oui, des crimes, du sang, du vol et des morts, mais maquillés en savoir économique. Et en prérogatives légales. N'être plus des Grecs, de part en part mener avec élégance les guerres de spoliation. C'est là une œuvre économique et le chant de sa conscience. D'une part, étendre à la « mondialisation » les techniques de la colonie pénitentiaire, d'autre part, congratuler les maîtres d'œuvre dans des galas d'humour amer.

Dans une résidence pavillonnaire de banlieue.

Assister au déploiement de l'ineptie collective: le journal télévisé avalise la logique, lui assure une forme, lui fournit son aplomb, cultive sa sourde hypocrisie, entoure les enjeux de fond d'une épaisse ignorance. Rétraction, contraction, distraction. Le site de l'impératif questionnement restera délaissé. Il sourit: les entreprises sont rentables, les banques sont rentables, les investisseurs institutionnels sont rentables; il est filmé. Se montrer solidaire de ces banques, de ces industries et de ces zinzins... Tous les Canadiens en dépendent... Se sentir regardé par cette économie... Les détenteurs de capitaux la relancent pour un tour... La messe la plus abusive que ce pays ait jamais organisée. La dîme pèse lourd: impôts, caisses publiques de développement, fonds communs d'investissement, REER, cotisations d'assurance, fonds de retraite par capitalisation, placements privés... continuellement on vient en aide à l'élite, pour qu'elle soit l'élite afin qu'on se dise qu'on travaille pour quelqu'un, à défaut de quelque chose...

Dans une résidence pavillonnaire de banlieue. Une table. Un livre de Simmel ouvert. La page internationale d'un quotidien. Un rapport d'organisation internationale. La télé...

Et autour, la sainte-«économie». Les banques, les entreprises, les fonds d'investissement, l'armée, le Parlement, les médias, les universités et les institutions d'enseignement... tout est à sa solde...

Lire Simmel, donc: «Ainsi, des personnes par ailleurs d'une grande honorabilité personnelle ont pris part aux "fondations de sociétés" les plus opaques, et bien des gens sont enclins à se comporter avec beaucoup moins de conscience morale et de manière plus louche dans de pures affaires d'argent que lorsqu'il s'agit de faire quelque chose de douteux éthiquement dans d'autres relations.»

Comprendre ce qu'on perd à tout traduire en pertes et profits, le sens. Que les mots de l'argent dédisent les termes de l'éthique élémentaire. Qu'on ne se comprend plus. Qu'on ne comprend plus l'incidence des «actions». Que la sagesse plonge tandis qu'elles montent. Que la pensée étouffe dans ces colonnes comptables. Que l'esprit se rétrécit et que l'âme s'atrophie.

Empoigner le journal et le regarder comme un tout: photos, signatures, articles et titres, espaces publicitaires... Apprécier le tout comme tout... Un centre commercial fait papier. Discerner les logiques sous-jacentes à l'égoïsme consumériste. Considérer, d'une part, un monde sans prise pour tout acteur confiné à une résidence pavillonnaire de banlieue. Apprécier, d'autre part, le reste, un égoïsme exacerbé au titre de la culture. Les experts gèrent le monde, à nous de gérer comme eux notre portefeuille. Et de tondre la pelouse. Tel reste notre lot. Tenir son rang et ruminer chaque jour ce Platon amoindri.

Dans une résidence pavillonnaire de banlieue, survivre. Se satisfaire de cette calamité voilée de graphiques comptables, de statistiques scientifiques et de propos d'experts souriant tous les jours à leurs méprises de la veille. Se réjouir d'être enjoint à imiter pour soi de tels errements. Occulter le sens des mots. Se restreindre à son corps et à son réseau de stimulus sans suite. Le système fournit le Viagra® et le Ritalin®.

Errer dans les sept pièces de sa résidence pavillonnaire de banlieue. Fleurir celle-ci. Sourire au voisin. Il ne faut pas de faux pas. «Pourquoi tant de haine?» Aucune incartade

n'est permise. Jouer au bowling plutôt. Ou s'épanouir à voir des gladiateurs commandités se maltraiter. Errer encore. Chercher l'ultime chance des derniers humains? S'enfoncer dans les vestiges sublimés d'une vie politique caduque?

Ô tristesse! Parmi ceux qui tiennent bon dans l'économie de la haine et son toc, de gré ou de force, consolider ses défenses petites. Développer le complexe narcissico-casanier des petits. On le reconnaît comme le pendant « démocratique » du complexe militaro-industriel des puissants. Ne citer à son tour ses petites violences qu'en termes scientifico-comptables.

Avec cette monnaie de singe, se garder de la folie, créer un monde domestique à l'image de sa petite différence et trôner dans la principauté de son salon. Nulle nécessité dès lors de penser au-delà. Laisser les rendements de ses portefeuilles d'actions, les relevés de ses nombreuses cartes de crédit, les circulaires Provigo tenir lieu de rapport au monde. Peu importe qu'on égorge des femmes enceintes au Congo ou qu'on pulvérise des villages ancestraux du Pérou, pour en arriver à cet ordre politique qui tient si droit dans les colonnes comptables. Que vient y faire qu'on soit tous complices du pire? Que les animateurs du régime duquel on participe aient du sang sur les mains? Ces ratiocinations républicaines n'atteignent pas le complexe narcissico-casanier. Tout se passe si loin et on se trouve soi-même alors si loin de tant de haine. Et blanchis.

Rabattre le livre de Simmel.

Faire l'économie de la haine. Nos modalités économiques s'en occupent. Les politiques haineuses n'ont plus à manifester les formes basses de ce sentiment.